

Pourquoi il faudrait en finir avec la « préservation des ressources »

12 octobre 2023 par [Léo Mariani](#), [Muséum national d'histoire naturelle \(MNHN\) Débats](#) 952 visites



Des injonctions viennent régulièrement le rappeler au consommateur : l'eau est une ressource précieuse et il convient de l'économiser. Mais le concept même de "ressource" peut conduire à des impensés... Susanne Nilsson / Creative Commons, [CC BY-NC-SA](#)

« Économiser des ressources », « les consommer de façon plus responsable », « mieux les gérer » ou « mieux les préserver », les expressions ne manquent pas pour exprimer l'urgence face à la catastrophe écologique en cours. Elles soulignent aussi la nécessité de réduire l'emprise qu'une part de l'humanité exerce sur les ressources terrestres. Le récent discours du président de la République sur la [planification écologique](#) en est un exemple, parmi d'autres. Et déjà, certains se préoccupent des [ressources extraterrestres](#) abritées [par les corps célestes](#)...

Sans doute sommes-nous toutes et tous d'accord sur le principe : qui nierait que les humains doivent se montrer « plus responsables » dans leurs pratiques s'ils ne veulent pas hypothéquer l'avenir ? Mais l'usage — souvent inflationniste — du terme « ressource » et la multiplication tous azimuts des sommations associées posent de sérieux problèmes sur lesquels il est tout aussi urgent de s'arrêter.

Les ressources *a priori* n'existent pas

Une ressource, en effet, ce n'est pas une qualité substantielle que certaines choses auraient alors que d'autres non. C'est plutôt une relation d'usage, un rapport de moyen à fin. Toute chose peut tenir lieu de ressource, mais le monde n'est pas composé de ressources *a priori*.

Ainsi le pétrole ne se donne pas comme ressource dans l'environnement, il faut un travail considérable pour qu'il puisse finalement servir à la locomotion. L'eau s'offre parfois de façon plus spontanée. Mais pour

devenir ressource et servir à l'agriculture — ou à la continuité physiologique des êtres vivants — elle doit en général être découverte, stockée (dans le creux d'une main aussi bien que dans un réservoir), canalisée, traitée et/ou transportée.

[Plus de 85 000 lecteurs font confiance aux newsletters de The Conversation pour mieux comprendre les grands enjeux du monde. [Abonnez-vous aujourd'hui](#)]

Capitalisme et rapport utilitariste

Ce qui qualifie une ressource, c'est donc un caractère de disponibilité, conséquence d'un travail plus ou moins important de mise à disposition. Bien sûr, toutes les sociétés humaines ont été dans ce type de rapport avec certaines choses, y compris les sociétés de chasseurs-cueilleurs : tous les humains sont pris dans des rapports de moyen à fin.

Toutes n'ont cependant pas voulu systématiser et/ou naturaliser cette forme utilitariste de rapport. Les travaux d'anthropologues comme [Anna Tsing](#), [James C. Scott](#) ou du sociologue [Hartmut Rosa](#) suggèrent même que c'est précisément là ce qui singularise les sociétés capitalistes contemporaines.

La première citée s'appuie ainsi sur le modèle de la plantation de canne à sucre pour incarner [l'épistémologie de la modernité](#). Dans ce modèle, le caractère de disponibilité se décline dans les forces de travail (esclaves et/ou travailleurs pauvres) jusque dans les végétaux (variétés sélectionnées à dessein) et les écologies, « appauvries » parce qu'elles sont entièrement subordonnées à des objectifs de production.

Quand la mise en ressource aplatit le monde

Dans des mondes qui se sont ainsi construits sur le principe de l'accessibilité des ressources, les injonctions à les préserver posent donc au moins deux problèmes, dont il convient plus que jamais d'avoir conscience.

D'abord parce qu'elles tendent à faire oublier ce qu'il en coûte de produire des ressources : la disponibilité invisibilise le [travail de mise à disposition](#).

Elle écrase les perspectives temporelles et spatiales, comme si avoir accès à l'eau courante et pouvoir la « consommer » de façon responsable (ou non) allait de soi. En contribuant à la naturalisation du caractère acquis de ressource, elle aplatit le monde.

L'invitation à préserver les ressources forme par ailleurs un oxymore aux implications délétères : elle définit des choses (du pétrole, de l'eau, des plantes, etc.) par leur destination (leur vocation de consommables), mais elle demande de ne pas les y réduire.

Parce qu'elle favorise l'usage, la mise en ressource du monde augmente enfin mécaniquement l'impératif de son contrôle : rendez l'eau ou le chocolat disponibles à tout moment et vous augmenterez sûrement la tentation... En même temps, par conséquent, que le besoin de la refréner.



Avec l'abondance de la ressource, peut émerger un sentiment de culpabilité. AdminOfPlaygroup/Creative Commons, [CC BY-NC-ND](#)

D'où l'inflation contemporaine de normes expressément promues pour amoindrir la disponibilité qu'on a paradoxalement fait acquérir aux choses. D'où peut-être, aussi, l'émergence et la diffusion d'un sentiment de culpabilité, l'impression légitime de ne pas pouvoir être à la hauteur d'une exigence de modération qui est exactement proportionnelle à la facilité d'accès.

Enjoindre à préserver les ressources c'est, en somme, concentrer l'attention sur l'usure — enjoindre à préserver, économiser, gérer — sans contester l'usage, le caractère de disponibilité. On fait ainsi peser toute la responsabilité de la modération sur le public, comme si le problème n'était pas aussi celui de la mise en ressource, et de celles et ceux qui l'exacerbent.

Préserver les ressources est peut-être nécessaire, mais changer de rapports au vivant et/ou à la biodiversité ou à la terre implique beaucoup plus. Il faut changer de rapport, justement, ne pas se contenter de le faire varier en degré (d'économiser, de gérer, de préserver) mais changer sa nature.

Nous ne pouvons plus nous contenter de réduire la pression sur les ressources, de réaliser des économies ou d'être plus respectueux. Ce ne sont là que des normes humaines, en effet, des choix dont on peut discuter les vertus, mais qui prennent le rapport à la ressource pour donné.

Rendre le monde moins disponible

Pour penser autrement, on pourrait commencer par suivre le sociologue Hartmut Rosa et chercher à [« rendre le monde indisponible »](#), moins disponible a minima. Cela implique, éventuellement, de mieux accepter les moments — en réalité, nombreux — où il ne l'est pas, en rendant par exemple leur saisonnalité aux tomates ou aux fraises, en nous forçant ainsi à dépendre davantage de notre environnement et de ses temporalités.

On irait alors à rebours de la modernité, qui s'est précisément construite autour d'un idéal d'autonomisation, contre cette hétéronomie (étymologiquement, « autre norme », soit le fait de vivre selon des règles imposées par autrui ou autre chose), en refusant que l'humanité soit normée de l'extérieur et dépendante d'une variabilité qu'elle n'aurait pas tout à fait choisie.

C'est même ainsi qu'elle a conçu la liberté, dans cet élan émancipateur, portée par son extraordinaire capacité à ne dépendre que d'elle-même. Finalement, le concept de ressource exprime l'impasse dans laquelle ce fantasme d'autonomie conduit. Réfléchir à l'indisponibilité des choses et à l'hétéronomie des rapports au monde est une façon de remettre la question de la dépendance au cœur des pensées du futur.

Cela implique, évidemment, de ne plus toujours l'envisager comme une contrainte et une aliénation, mais aussi de la considérer comme une opportunité :

- pour le vivant d'abord, dans la mesure où dépendre de l'environnement, ne plus l'avoir indéfiniment comme ressource, est une façon de favoriser son déploiement au-delà de tout contrôle anthropique.
- Pour les humains ensuite, parce que la dépendance est une reconnaissance de l'altérité. Elle demande de « faire avec ». À ce titre elle est susceptible de les contraindre parfois, mais aussi de les étonner et de les enrichir, de les sortir en tous cas du narcissisme dans lequel les plonge la projection sans cesse renouvelée de leur volonté sur le monde, et cela qu'elle soit « bonne » ou « mauvaise ».

En tout cas, c'est ce que suggèrent les [travaux que j'ai déjà réalisés en la matière](#), ainsi que d'autres travaux en cours ou qui ont été produits par quelques étudiants.

Ils montrent aussi que les sciences humaines et sociales ont beaucoup à apporter en ce sens, en particulier lorsque, comme l'anthropologie et l'archéologie, elles s'intéressent à des groupes humains qui ont choisi d'accueillir et d'explorer leurs dépendances. Elles offrent ainsi de puissants outils pour penser un avenir moins univoque que celui de la modernité.

Léo Mariani ne travaille pas, ne conseille pas, ne possède pas de parts, ne reçoit pas de fonds d'une organisation qui pourrait tirer profit de cet article, et n'a déclaré aucune autre affiliation que son organisme de recherche.

Voir en ligne : <https://theconversation.com/pourquo...>

Licence : Pas de licence spécifique (droits par défaut)

[Contacter l'auteur](#)[Contacter l'auteur](#)